

Marc Parayre

Marie

.. .quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue...
La Fontaine

Lecteur, le début du texte te surprendra peut-être. Il pourrait d'ailleurs permuter et te garantirait alors une fin très acceptable. Mais l'inconnu reste ce qui fixe les deux. Les faits et les personnages sont suffisamment célèbres - les journaux en ont abondamment parlé - pour qu'on ne doute pas de la vérité de cette histoire, cependant je crois que pour en comprendre le fin mot il conviendrait de faire une scrupuleuse étude de caractères, jugez plutôt :

Marie était renversée sur le tapis. Un filet de sang coulait de sa bouche entrouverte et formait sous son visage une petite flaque. En tombant, elle avait laissé échapper son livre qui gisait, ouvert, à côté d'elle.

Je ne sais plus très bien si j'ai poussé un cri ou si ce cri s'est étranglé dans ma gorge mais ce qui est sûr c'est que je me suis précipité sur elle comme un fou. C'est alors qu'elle s'est redressée en éclatant d'un grand rire :

— « Ma petite linotte, tu as marché encore une fois ! Les farces, avec toi, c'est désespérant de facilité. »

Après avoir protesté que le genre humour noir ne trouvait grâce à mes yeux qu'au cinéma, que ce type de plaisanteries ne me semblait ni très drôle ni d'un très bon goût, je laissai libre cours à ma curiosité et voulus savoir comment Marie était parvenue à un tel degré de perfection dans l'illusion.

Presque machinalement, je sortis de ma poche le bloc-notes qui m'accompagnait toujours et qui me servait à consigner quantité de menus faits de la vie quotidienne, fragments de description, détails originaux que je ne manquais pas ensuite de transposer dans mes romans. Cela m'avait

PROSES A CONTRAINTES

valu ces critiques élogieuses qui parlaient de « remarquable don d'observation », de « renouveau du réalisme », de « rare exactitude dans la peinture de la vie et des êtres ». Cela m'avait valu aussi ce surnom de « linotte » que Marie m'avait attribué à notre première rencontre :

Il faisait une chaleur horrible et j'avais vainement tenté de convaincre mon petit neveu qu'une grande limonade près de la piscine municipale en plein air valait largement une visite au jardin zoologique. Il n'avait retenu de mon vibrant discours que la proposition de boisson gazeuse, que rien n'interdisait au demeurant de savourer devant les fauves.

Je travaillais alors à mon roman *Les Amours Tragiques du citoyen Dupré et de la marquise de Beauséjour*, vaste fresque populaire au temps de la Révolution, et je voyais mal comment les acrobaties endiablées des jeunes singes pouvaient m'être d'un quelconque secours. Néanmoins, par habitude, j'avais sorti mon bloc et je notais...

L'un de ces animaux, plus cabotin ou plus gourmand, répétait inlassablement son numéro de charme devant les badauds qui le bombardaient de cacahuètes. Tout d'abord, il se grattait consciencieusement le crâne, visiblement accablé par un manque d'inspiration que paraissait confirmer l'air ahuri et désespéré qu'il arborait alors. Soudain, il faisait volte-face, bondissant vers l'arbuste déchiqueté qu'on avait planté là pour évoquer une hypothétique savane, étendait son bras velu et maigre pour saisir une branche basse, tournoyait autour, se jetait à droite pour en agripper une autre placée plus haut, semblait tomber sur une troisième où il s'accrochait par un pied et rebondissait enfin sur une plate-forme où se massait un bon nombre de ses congénères. Le temps d'adresser une chiquenaude à l'un d'eux, d'esquiver le geste vengeur de sa victime et le voilà qui venait saluer, invitant d'ailleurs, en donnant lui-même l'exemple, le public à applaudir. Ses yeux ronds guettaient avidement les friandises si justement gagnées, mais qu'il devait pourtant disputer âprement à certains de ses semblables peu scrupuleux.

— « Voilà de façon désordonnée peut-être, mais incontestable, l'éclatante démonstration que le travail du singe n'est pas apprécié à sa juste valeur ! »

La jeune personne qui venait ironiquement de formuler pareille sentence - qu'on pouvait difficilement, vous en conviendrez, prendre à la lettre - se tenait légèrement en retrait par rapport au groupe de curieux agglutiné devant le grillage. Mince, alerte, rieuse, insolemment élégante, cette brune aux cheveux longs attira mon regard et le retint prisonnier. Confusément je sentis qu'il ne fallait pas mariner dans ma ridicule timidité et qu'engager la conversation devenait indispensable.

Cette rencontre bouleversante rima véritablement pour moi avec le début d'une nouvelle inspiration mais aussi, comme vous le verrez par la

CREATIONS

suite, cela devait marquer la source de mes maux futurs. J'aurais d'ailleurs dû comprendre l'avertissement que sembla m'adresser le destin à cet instant précis, puisqu'un éléphant barrit alors longuement et douloureusement.

Je ne sais plus très bien ce que j'ai bredouillé en guise d'entrée en matière mais ce qui est sûr c'est que la réponse ne se fit pas attendre et qu'elle contribua à me laisser sous le charme :

— « Marie... et toi? Attends, attends, je vais deviner. Voyons, dans cet univers d'animaux plus ou moins exotiques tu appartiens indéniablement à la famille des porte-plumes, mais tu fais partie de cette espèce d'oiseau rare munie d'un bloc sur lequel elle consigne diverses observations qu'elle consulte ensuite... bref, on peut te classer sans trop d'hésitations dans la catégorie des... linottes. »

J'aurais pu penser que, passé maître dans l'art de peindre des coups de foudre, je me trouvais immunisé contre toute atteinte de ce genre, pourtant ce minuscule picotement dans la colonne vertébrale, cette agréable sensation de chaleur intérieure, ce ridicule tremblement des doigts, cet indécélable voile devant les yeux, cette excusable torpeur générale enfin, tout ce qui m'arrivait prouvait que la délicieuse maladie m'avait frappé et que Marie était cause de tout cela.

Pourquoi Marie accepta-t-elle assez vite de partager mon existence de plumitif, j'avoue sincèrement ne pas m'être posé la question. Sans doute parce que, selon sa propre expression, cela l'amusait de vivre entre deux lignes. De toute façon, elle ne changea quasiment rien à ses habitudes antérieures et ce fut plutôt moi qui adaptai mon style. Je vous ferai grâce, cher lecteur, de la description de tous les moments idylliques que nous connûmes, imaginez seulement le plus parfait bonheur et vous aurez une petite idée de ce que devint ma vie à cette période. A l'image de Marie, ce ne fut que mouvement, aventure, raffinement, ivresse, éblouissement.

Oh, certes mon travail s'en ressentit d'une certaine façon. Moi, naguère si minutieux, si attentif, si rigoureux, j'ébauchais maintenant des textes que je laissais inachevés. Je perdais une grande partie de mon sérieux, ainsi, par exemple, étais-je en train de lire, qu'un simple coup d'air faisant voler ma page suffisait pour que j'abandonne et que je me mette à rire sans raisons objectives. Uniquement préoccupé par les fantaisies de ma bien-aimée, je négligeais certes un peu l'aspect littéraire de mon œuvre, mais en revanche j'introduisais dans mes écrits quantité de détails que jamais auparavant je n'aurais osé évoquer. Marie se plaignait-elle d'un léger mal de dents qu'aussitôt je me mettais en quatre, dévalisais les pharmacies, à la recherche des calmants les plus appropriés, mais dans la foulée, un de mes personnages se prenait à souffrir d'une carie pendant quatre pages, ce qui, vous en serez d'accord, s'éloigne plutôt de la littérature.

PROSES A CONTRAINTES

Je ne voudrais cependant pas laisser penser que Marie était une écervelée inculte, du genre de celles pour qui les grands auteurs représentent seulement des noms dans une bibliothèque. Évidemment les apparences pouvaient tromper ; bien sûr, dans sa profession, on prisait beaucoup plus la beauté que l'intelligence et... mais je crois que j'ai oublié de vous dire où elle travaillait.

Elle était devenue en quelque sorte l'égérie d'un grand couturier parisien, dont par discrétion je tairai le nom, puisque celui-ci créait ses modèles directement sur Marie. Comment d'ailleurs aurais-je pu lui en tenir rigueur, alors que, dans une grande mesure, je faisais de même.

Marie utilisait volontiers les moments de détente que lui laissait son travail pour lire ou relire des livres, notamment celui qu'elle appelait son bouquin fétiche : *Madame Bovary*. Ce dernier qui avait connu force séances d'essayage, traîné dans d'innombrables studios, voyagé un peu partout dans le monde, se trouvait dans un état de délabrement pitoyable : la couture avait depuis longtemps cédé et ne retenait plus les feuilles qu'il fallait régulièrement reclasser, quant à la couverture, déchirée, elle ne permettait plus de lire du titre que les extrémités. Néanmoins, Marie refusait obstinément qu'on lui offrît un nouvel exemplaire et, parodiant Flaubert, justifiait son peu banal attachement par un : « ce Madame Bovary c'est moi ».

Je dois dire qu'elle entretenait avec ses lectures un rapport très personnel, très passionnel même. Je me souviens en particulier de la véritable fièvre qui sembla s'être emparé d'elle lorsqu'à l'entrée de l'automne elle décida brusquement qu'il lui fallait lire tout Jarry. Je ne sais plus très bien comment cette idée lui était venue, mais ce qui est sûr c'est que cette subite boulimie pour le père d'Ubu parut correspondre à une nécessité, une sorte d'étape obligatoire dans sa vie.

Puisque nous parlons d'étape, je ne passerai pas sous silence l'une des plus importantes de notre vie commune : notre union légitime à la mairie du cinquième. Ayant répondu oui à la traditionnelle phrase « voulez-vous prendre pour épouse... », je devins, comme vous auriez pu vous en douter, le mari de Marie.

Notre luxueux voyage de noce dura près de cinq semaines et correspondit grosso modo à un vaste tour sélectif des rivages méditerranéens. L'itinéraire choisi suivait exactement l'ordre établi par Marie : Maroc, Algérie, Roumanie, Italie, Espagne.

A l'occasion d'un rangement je remis par hasard la main sur le manuscrit de l'épopée romanesque du citoyen Dupré que j'accusais les déménageurs de m'avoir semé. Du coup je me replongeai avec frénésie en 1789 et je relus, non sans une certaine satisfaction, quelques pages de description amoureuse particulièrement bien senties. J'invitai Marie à partager mon plaisir et à m'indiquer au passage si d'éventuelles retouches pouvaient

CREATIONS

être envisagées. Sa réponse, je l'avoue, me surprit quelque peu : puisque mon roman sacrifiait somme toute, à quelques variantes près, à l'éternel thème « sexe, drogue et rock-en-roll », un titre du genre « Sieste, grog et carmagnole » devrait assez bien lui convenir, à moins qu'on ne préfère celui plus direct de « La marquise sans-culotte ». Sur le moment, je restai, je l'avoue, un rien abasourdi par les critiques de Marie ne sachant trop si elle parlait sérieusement ou non, mais je compris vite qu'elle cherchait vraisemblablement à me taquiner et que si je l'écoutais mon écriture s'orienterait vers un pari.

C'est d'ailleurs à l'occasion de la sortie d'un de mes livres, un recueil de nouvelles qui ne rencontra pas le succès espéré auprès du public, que je m'aperçus que Marie, dans une certaine mesure, éclipsait un peu mon génie. Un critique malavisé n'avait-il pas écrit, parodiant grossièrement une de mes phrases : ...« et lorsque Marie sèche, qu'en est-il de ma richesse ? » Nos relations, inconsciemment sans doute, mais irrésistiblement, s'en trouvèrent altérées.

Je me rendais compte que je supportais de plus en plus mal ses infidélités, réelles ou supposées, et que dès qu'un homme s'intéressait à elle d'un peu trop près, j'en concevais une jalousie hargneuse. Ce fut le cas, par exemple, avec ce bellâtre rencontré au hasard d'un cocktail. Je ne sais plus très bien qui nous avait présentés mais ce qui est sûr c'est que cet individu, au teint mat et à la voix travaillée, se faisait passer dans le monde de la haute couture pour le représentant du renouveau de la mode hindoue. Il disait s'appeler Eïram et ce nom exotique que, pour ma part, je trouvais totalement dénué d'intérêt, produisit un effet inexplicable sur Marie qui en parut toute retournée. Avec force gestes inspirés, il dessinait des volutes autour de ma femme et à défaut de talent de modéliste, montrait des dispositions pour le cabotinage. Il se proposait de créer pour elle un sari unique, exceptionnel, qui j'imagine allait faire du bruit dans le Landerneau des tailleurs d'étoffe. Je ne saisisais pas quelle raison obscure poussait Marie à prêter attention aux propos insignifiants de cet homme, mais les voir si bien ensemble fut certainement la cause de mon ivresse ce soir-là.

Lorsque l'importun nous proposa de nous raccompagner, ma riposte fut immédiate, je lui répondis vertement par cinq lettres et je me souviens très bien que mon intention première avait été de le gifler. « Laisse-le, il est complètement saoul, viens ! » C'est ce qu'avait dit Marie avant de partir avec ce type.

J'avais certes l'esprit embrumé par l'alcool, mais je voyais désormais Marie telle qu'elle était, une midinette allumeuse, rouée, irrémédiablement égoïste. Loin de m'être d'un quelconque secours, Marie m'enfonçait, Marie m'humiliait. Si dans les premiers temps elle avait représenté pour moi la muse dont rêve tout écrivain, au point que je lui devais la plupart des idées originales de mes romans, j'avais peu à peu senti les mots se raréfier jusqu'à

PROSES A CONTRAINTES

voir mon imagination tarie.

J'ai attendu Marie toute la nuit et j'ai continué à boire. J'ai pensé à tous les écrivains qui s'étaient tiré une balle dans la tête et je suis allé chercher le revolver sur la dernière étagère de la penderie...

Je crois que si elle n'avait pas dit « fous-moi la paix, tu me dégoûtes ! » je n'aurais pas pressé sur la détente. Et puis il y avait ces vers qui me rongeaient le cerveau de leur musique infernale :

Souvent femme varie
Bien fol est qui s'y fie...

Je ne sais plus très bien combien de temps je suis resté hébété, avec cette sensation très nette de toucher le fond mais ce qui est sûr c'est que je demeurai fasciné par ce tableau lamentable dont j'étais l'auteur :

Marie était renversée sur le tapis. Un filet de sang coulait de sa bouche entrouverte et formait sous son visage une petite flaque. En tombant, elle avait laissé échapper son livre qui gisait, fermé, à côté d'elle.